Les directeurs de la Société de Colonisation du Témiscamingue pouvaient être pleins de patriotisme et de bonne volonté, animés des meilleures intentions, ils n'avaient ni le temps, ni les moyens de surveiller gratuitement les intérêts qu'on leur avait confiés. Ce fût leur faute.

Les généreux Français qui avaient pris des lots pour les rétrocéder à nos Canadiens, étaient de bonne foi, leur but était noble et patriotique, mais cependant d'après les lois de la Province de Québec, ils étaient toujours exposés à la confiscation de leurs lots pour défaut de résidence ou d'accomplissement, à la lettre, de toutes les conditions requises par la loi. Ce système peut réussir lorsqu'on a affaire à un ministre éclairé et bien disposé, mais si le contraire arrive, si le député du comté est malintentionné ou hostile à la colonisation, le colon peut, à chaque instant, être dépouillé de son lot, perdre le fruit de son travail sur la plainte de n'importe qui. Il n'y a aucune sécurité à risquer des capitaux dans une semblable entreprise. C'est ce qui est arrivé aux Français.

J'ai voulu, Messieurs, à l'autre extrémité de la Province, dans le comté de Bonaventure, dans une des plus belles régions de colonisation qui existe, réparer le mauvais effet causé en France par l'insuccès du Témiscamingue, effacer le souvenir de cet échec et avec l'aide de l'hon. H. Mercier, alors premier ministre, du curé Labelle, dont j'étais alors un des agents de colonisation, j'aurais certainement réussi, s'ils n'étaient pas morts.

L'hon. H. Mercier, qui avait tant à coeur le progrès de sa Province et de sa nationalité, qui fût toute sa vie, l'ami et le protecteur des colons, le soutien des oeuvres de colonisation qui pouvaient contribuer à l'avancement du pays, avait dessiné de diriger dans le comté de Bonaventure, un grand courant de colonisation canadienne et française, et à cet effet il avait projeté de faire passer à travers tout son comté, un grand chemin de colonisation que l'on a appelé en son honneur le chemin Mercier ; On devait fonder de nouvelles paroisses tout le long de ce chemin. Aussitôt le projet décidé on se mit à l'oeuvre. Un prêtre belge, M. l'abbé Mussely, vint fonder près de Caplan une colonie qui est devenue la belle paroisse canadienne de St-Alphonse ; la première fondée sur le chemin Mercier. C'est le long de ce chemin et dans le comté de Bonaventure, qu'avec l'hon. H. Mercier et le curé Labelle nous avions décidé de mettre à exécution les plans d'aide aux colons pauvres auxquels l'hon. H. Mercier avait promis son appui et qui n'avaient pu être mis en pratique au Témiscamingue. J'avais carte blanche pour les moyens à employer pour arriver au succès.

Les événements politiques qui firent perdre le pouvoir à l'hon. H. Mercier, sa mort, celle du curé Labelle, arrêtèrent tous nos projets ; le crédit voté à la demande de l'hon. H. Mercier, pour favoriser l'immigration française et qui me permettait de travailler fut supprimé, et n'a jamais été rétabli depuis ; je fûs obligé de cesser mon travail dans la Province, mais par la protection des directeurs de la Cie du Pacifique, je fûs envoyé en France en 1893, comme agent d'émigration du gouvernement canadien ; j'y avais déjà été en 1890, avec le curé Labelle.

Dans cette nouvelle position je pouvais encore m'occuper de diriger des colons dans la Province de Québec, mais je ne pouvais plus, à moins

(1) Voir à la fin la lettre de M. Poudard
au "Matin".